

## IL FAUT QUITTER VERSAILLES

Par-delà l'immense vaisseau de marbre et d'or devenu inutile des géants de bronze regardent défiler les continuelles grappes de touristes venues toucher l'ancienne gloire guillotinée, ou bien venues se faire toucher par elles, tandis que par ici, ou par là, un satyre miniature, priapique, panique et brûlant sous le soleil, baise au fil des saisons, sans se lasser, printemps, été, automne, hiver, une vasque débordante de pampres, aussi ronde qu'impassible.

*Mais vous souvient-il, mon ami,  
De ces marches de marbre rose,  
En allant à la pièce d'eau  
Du côté de l'Orangerie  
À gauche, en sortant du château ?*

Ici autrefois on vivait. Une galaxie de hannetons spirituels et délicats se prélassait aux jeux suprêmes de la civilisation. Des légions de cigales frottaient leurs ailes moirées et faisaient entendre leurs cricris à ces seigneurs. Rien n'était assez somptueux pour honorer leurs existences, rien n'était assez chantourné pour célébrer le hasard qui les avait fait naître. Aujourd'hui, de longues cohortes bridées viennent de l'autre côté de la planète pour enregistrer sous forme de signaux numérisés, la grandeur suspendue. La déesse aux veines

d'azur, légères, fines et polies que le poète aux dents gâtées croyait enfermée dans le marbre, ne s'éveillera pas de la dalle à moitié cassée. Personne ne délivrera plus de la pierre l'image de la déesse qui dort en elle. Nymphes et faunes ont déserté les canaux, c'est irréversible il faut quitter Versailles.

Comme dans ce songe du poète aux dents gâtées, Alfred de Musset, il arrive que le souvenir d'un escalier en cache un autre. Curieux instrument qui transforme la marche en montée dans un sens et en descente dans l'autre. L'escalier des Ambassadeurs de Versailles, depuis longtemps démoli et resurgi du passé, aux parois duquel les quatre parties du monde, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, peintes par le premier peintre du roi, Charles Le Brun, étaient convoquées à assister depuis le balcon, à la montée et à la descente du corps royal, et voici le roi, Louis XIV, la perruque grisâtre, tourbillons de filasse tirebouchonnée, dreadlocks poussiéreux et souverains dégoulinant dans la dentelle du col, le fard rehaussé de rose, la bouche un trait rouge, sanglant, retombé, le blanc marmoréen de l'œil injecté, veinules, pommettes couperosées et poils de barbe ombrant le menton, le nez légèrement busqué, bourbonien, une cire, une pâte tout à la fois chair, portrait et masque, le grand corps double qui s'avancait, écrivait l'histoire à mesure que son pas glissait sur le marbre et dévalait dans une infinie lenteur les volées du grand degré, auteur et narrateur tout à la fois, écrivant l'histoire sous le regard de l'univers assemblé, recevant l'hommage perpétuel et toujours renouvelé des quatre parties, ajoutant ligne après ligne à Sa chronique qui le montre réformant la justice, rétablissant le commerce, recevant les émissaires étrangers, donnant des récompenses aux chefs des armées, donnant des ordres à trois généraux, lors de la conquête de la Franche-Comté et du passage du Rhin sous les auspices de la Peinture, de la Sculpture, de la Poésie et de

l'Histoire sans lesquelles tous les faits d'armes s'évanouiraient dans l'air avant d'avoir eu lieu : Valenciennes, Cambrai, Saint-Omer et Cassel, toutes villes gagnées par sièges et bataille cette année-là, peintes par le peintre des conquêtes, Adam Frans Van der Meulen, selon sa manière si caractéristique, au premier plan légèrement surélevé un groupe d'officiers ou une escarmouche de cavaliers se détache sur un fond panoramique au centre duquel se distingue une mêlée dont les taches des uniformes et la fumée de la poudre se fondent au paysage. Nulle autre figure reconnaissable parmi les officiers que celle du roi *NEC PLURIBUS IMPAR* dans toutes ces scènes. Même lorsqu'Il recevait ses hôtes dans cette cage magique, l'escalier, Il les transformait en créatures de fable, tous ces vainqueurs en son nom, déjà vieillards goutteux, Condé accueilli par Lui, sur la première marche, à son retour de la bataille d'Oudenarde, les fresques de l'escalier alors encore en chantier, mais l'œuvre déjà achevée et bien au-delà dans Son cerveau : « Mon cousin, ne vous pressez pas, quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes, il est tout simple que l'on ait de la peine à marcher. » Image après image, bloc sculpté après bloc sculpté, chant après chant, mémoire après mémoire le roi livrait son combat non pas seulement sur les marches du royaume contre l'Espagne, la Hollande ou l'Empire mais contre un ennemi impalpable qu'il parvenait à piéger ici, dans la cage de l'escalier des Ambassadeurs conçue comme une machine de guerre, contraignant l'histoire à venir Le rencontrer en tête à tête, avec son grand h, non pas hier ou demain mais dans l'instant même, en usant des mille et un rouages, des subtiles mécaniques de l'art, des infinies ressources de la pierre, de l'image et du verbe pour saisir la chair du temps, à vif. Dans cette guerre Il avait pris tantôt le masque d'Hercule, d'Alexandre, voire de Roger sur le registre plaisant de la fête, mais le visage

de Louis finirait par percer, le fard par se craqueler, le simple visage du roi à la bouche retombée, la pommette rosie du sang des mortels, les oripeaux divins à ses pieds, les attributs héroïques délaissés, l'enchaînement infini des métamorphoses abandonné, nu, l'œil injecté, la perruque effilochée, mortel et donc coupable.

*Je ne crois pas que sur la terre  
Il soit un lieu d'arbres planté  
Plus célébré, plus visité,  
Mieux fait, plus joli, mieux hanté,  
Moins exercé dans l'art de plaire,  
Plus examiné, plus vanté,  
Plus décrit, plus lu, plus chanté,  
Que l'ennuyeux parc de Versailles.*

Versailles, d'abord un marécage sur lequel flotte un vieux château féodal, quelques maisons de paysans et deux ou trois moulins à vent, une désolation pas même champêtre, un motif tout prêt pour le pinceau des frères Le Nain, Louis, le meilleur, rien à voir, une vague forêt ingrate choisie par le fils, Louis XIV, pour son ingratitude même, pour faire du petit château de cartes hérité de son père, Louis XIII, rien moins qu'AXIS MUNDI le centre de l'univers. Pour lors, il fallait quitter le Louvre pour Versailles, le plus triste de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre, parce que tout y est sable mouvant ou marécage, sans air par conséquent, qui ne peut être bon, où le vent souffle glacial en hiver, où le soleil — le vrai soleil — cogne en été comme sur une tôle, où la boue remonte toujours des dessous aux abords du bassin d'Apollon ainsi qu'aux abords d'une mare de ferme, une boue tellement remuée, piétinée par les canards, les poules, les dindons, les oies ou les visiteurs, verte, épaisse, une crème lisse, onctueuse, veloutée et luisante, criblée d'empreintes en

éventail, brillante sous les éclats du bleu du ciel. Là, Il se plut à tyranniser la nature, à la dompter à force d'art et de trésors, abandonnant Paris, l'axe pour lors encore virtuel Château de Vincennes Nation Bastille Louvre Concorde Étoile La Défense, évitant Saint-Germain-en-Laye pour poser EX NIHILO son pas de côté. Là, Il se plut à tyranniser la nature, à la dompter à force d'art et de trésors, la carte domaniale s'étoilant de routes radiales, de place en place l'antique forêt des Parisii striée, creusée, gravée de segments de droites mesurées en toises de France. Il se fit maître des eaux, vives et mortes, aima Son reflet dans le miroir liquide, détourna des rivières pour faire naviguer une flottille autour de laquelle roulaient le long des allées des Paons, de Moisy, de la Reine et des Matelots, des équipages de toutes les nations et jaillir des fontaines toutes plus mythologiques les unes que les autres. Il fit aussi pousser des fruits d'or en plein hiver et réunit une ménagerie venue des quatre parties, tout cela pour composer un jardin IMAGO MUNDI qui se déroule en un tapis de verdure à l'exacte hauteur de Son œil. Lui mangeait avec les doigts en une manière de culte aux ancêtres quand ses courtisans utilisaient la fourchette et le couteau, Lui menait la guerre CASUS BELLI et son chantier OCCASIO MIRIFICA, à ciel ouvert, ouvriers charriant les blocs, tailleurs, éclats sonores des marteaux sur les burins, éclats des voix, grincement des cordes sur les poulies, puis à nouveau la guerre et le chantier s'apaisant, se taisant, stoppé, silencieux, l'énergie, l'argent, le trésor, le sang, tout cela absorbé par les champs de bataille submergés de cris, d'ordres, des détonations du canon et du fracas des assauts, le peintre des conquêtes aussitôt à l'ouvrage pour mettre en images les conquêtes de terre, puis dès la paix signée une nouvelle poussée du chantier, rappelés les tailleurs reprenant leur ouvrage, les machines faisant de nouveau grincer leurs cordes et poulies, la force régénérée SOL INVICTUS :

retour d'Aix-la-Chapelle 1668 enveloppe du château vieux, traité de Nimègue 1678 grande galerie, Ryswick 1697 chapelle où une fleur oriente sa corolle vers le soleil.

Face au soleil intimidé, au réveil, le pied du souverain glissait sous les draps brodés fin, émergeait de la fastueuse couche et venait effleurer le parquet marqueté. ORIENS AUGUSTI. Alors seulement le monde pouvait reprendre sa course, le char d'Apollon s'arrachait de son bassin dans un éclaboussement d'eau et de lumière, galopait bientôt au-dessus du monde, lavé, peigné, rasé (un jour sur deux) lors du Petit Lever, puis habillé au vu et au su de tous lors du Grand Lever, quittait le lit qui n'avait trouvé sa place ni au Louvre, ni aux Tuileries ni ailleurs et qui avait fini par se loger très exactement au centre du château pour que le ciel et ses étoiles poursuivent autour de lui leur rotation perpétuelle dans un cliquetis parfaitement réglé, messe, conseil d'État, des finances, des dépêches et de conscience, dîner au petit couvert assis seul à une table dressée face aux fenêtres, promenade ou chasse au tir ou à courre, appartement ou travail, souper au grand couvert, avant que ne se referme le jour comme ces fleurs de narcisse à la nuit tombante, le film passé à l'envers, d'abord le Grand Coucher, puis le Petit Coucher, le char d'Apollon amorçant sa descente vers la grotte de Thétis où la divinité sortie de la mer attend le dieu solaire fourbu et desséché pour l'entourer avec ses compagnes aux corps blancs et visqueux de soins joyeux, humides et réparateurs. Tout cela aux yeux du monde, familiers, favoris, VIP, cortèges, courtisans, princes et princesses, ministres, quand de l'autre côté de la planète ORBIS TERRARUM le fils du Ciel demeure invisible au centre de sa cité interdite.

En public les naissances et les morts, aile nord les femmes, accouchements portes grandes ouvertes, chambre de la reine

béante sur l'univers, ses quatre parties, cuisses grandes ouvertes sur le visage de l'enfant pas encore sorti et déjà offert à la dévoration des regards, aile sud les hommes, la mort du roi, le cercueil exposé avant que le corps ne soit enfoui à Saint-Denis, inhumation. Tout cela ponctué d'« entretemps », sorties, échappées, éclipses du soleil avant la messe, après le dîner ou après le souper, autant d'interruptions, de disparitions, d'évanouissements en coulisse, « pour mes amis » à Marly, « pour ma famille » à Trianon, l'acteur extrait du cercle lumineux des feux, la sueur crevant le masque blafard, la perruque défaits, haletant parmi les décors entreposés, se maintenant quelques minutes dans la Maintenon, puis croquant un fruit, regagnant la scène et reprenant le fil du texte écrit en même temps qu'énoncé, la course de l'histoire. Il fut aussi des intermèdes orchestrés où Apollon conduit par le temps avec son grand t traînait à sa suite le Printemps à cheval, l'Été sur un éléphant, l'Automne sur un chameau et l'Hiver sur un ours, tout cela à l'âge où le masque du soleil cachait la gueule d'un jeune fauve essayant ses crocs contre tout ce qui pouvait bouger alentour, le roi d'Angleterre ou le pape, conviant sa belle maîtresse La Vallière aux Plaisirs de l'île enchantée ou de Montespan au Grand divertissement et s'offrant l'oubli d'un feu d'artifice aussitôt mémorisé par le chroniqueur *le roi abandonna les tables au pillage des gens qui suivaient, et la destruction d'un arrangement si beau servit encore d'un divertissement agréable à toute la cour, par l'empressement et la confusion de ceux qui démolissaient ces châteaux de massepain et ces montagnes de confiture* ainsi que trois actes de *Tartuffe*, Lui qui s'avancait sous les traits d'Alexandre, de Cyrus, de César, de Jason, d'Auguste, de Vespasien, avant de se présenter tel qu'en lui-même, délaissant la langue des dieux ARCANIA IMPERII pour le français, tel que tu peux le voir au Louvre, au bout de cette galerie du Grand Siècle où se succèdent les mille

et une métamorphoses de la chair chahutée, où Suzanne, le Christ, les hommes illustres, Vénus, les Grâces, la Charité, les Sabines, Écho et Narcisse, les bergers d'Arcadie, la Vierge, saint Joseph, Madeleine, saint Thomas, Ulysse, Cléopâtre, Antoine, Laban, Jacob, Énée, Paul, Robert Arnauld d'Andilly, le chancelier Séguier, Méléagre et Atalante s'encadrent de pourtours dorés, menant leur perpétuelle partouze pour lecteurs d'Ovide et de Virgile et de la Bible et Lui, tel qu'en lui-même, Louis, dressé au milieu d'eux, le pied droit en avant, émergé d'une chrysalide cramoisie, bouton de fleur serti dans la gangue de velours bleu, moumoute fleurdelisée doublée hermine, une coque moirée de laquelle éclot non pas tant Son visage aux traits déjà retombés, aux pommettes couperosées, entouré de bouclettes impeccablement frisottées, Son visage au vrai, peint sur un morceau de toile à part, découpé puis cousu ici, non pas tant Son visage ni Sa main appuyée sur le sceptre de l'ancêtre que l'incroyable exhibition de Ses dessous, la jambe droite gainée de soie portée en avant, Sa jambe musculeuse de danseuse interrompue par le cercle étincelant d'une jarretière terminée par un escarpin à la boucle dorée, au talon et revers rose chair — il a des chaussures de femme dit alors une petite fille — le précieux des dentelles, le bouffant des dessous pile au centre, portrait du roi en travesti dont le manteau de sacre, le déploiement de la dentelle, le lissé crissant de la soie et l'ondulation de la plume escamotent, en le laissant affleurer, le corps couturé du guerrier franc échappé du temps, le vieux fauve à nouveau prêt à tous les combats, à Son côté le pommeau hérissé de l'épée carolingienne rehaussé de pierres, force ramassée prête à jaillir de son fourreau, ce corps du roi « si précieux et si cher à la France » qui continue d'agir sur les corps des simples venus se mettre un instant en Sa présence pour partager la chaleur animale d'appartenir à la même chair, ou pour éprouver l'admiration



exotique teintée de crainte et d'incompréhension des quatre parties du monde, un portrait poli comme un miroir qu'Il renonça à offrir pour y plonger souvent Son regard et jouir de Son reflet avec, au fond de la gorge, un goût de noyade.

*Marches qui savez notre histoire,  
Aux jours pompeux de votre gloire,  
Quel heureux monde en ces bosquets !  
Que de grands seigneurs, de laquais,  
Que de duchesses, de caillettes,  
De talons rouges, de paillettes,  
Que de soupirs et de caquets,  
Que de plumets et de calottes,  
De falbalas et de culottes,  
Que de poudre sous ces berceaux,  
Que de gens sans compter les sots !*

C'est irréversible il faut quitter Versailles. Entre le Louvre et le palais du roi Louis XIV ce fut longtemps une cavalcade, un va-et-vient incessant au pas, au trot, au galop, à toutes les allures qui accompagnèrent durant des siècles les déplacements terrestres, car elle passe aussi la figure du cheval ainsi que la danse de sa croupe ondulante sur les routes principales et secondaires, jusque dans les profondeurs des chemins creux, du déménagement des Tuileries au palais du soleil, c'était un printemps, au retour forcé du roi, un jour d'automne, après tant d'entrées solennelles, telle cette année 1660 où Louis, accompagné de sa jeune épouse Marie-Thérèse, franchit place Dauphine un arc de triomphe surmonté d'un obélisque dont les arêtes se détachaient sur un ciel très bleu, rayon de soleil pétrifié à l'image du souverain lui-même, tandis que l'arc figurait le peuple, toutes ces entrées qui disaient l'alliance charnelle avec Ses sujets et qui finirent par le cortège honteux, retour de Varennes où le roi fut enfin reconnu

comme n'importe quel mortel. Au château de Marly, les chevaux disposaient d'un abreuvoir orné par le sculpteur Antoine Coysevox d'une allégorie de la *Renommée montée sur Pégase* d'un côté, et d'un *Mercur*e également *monté sur Pégase*, de l'autre. Quelques années après la mort de Louis XIV, ces chevaux furent déplacés à l'entrée du jardin des Tuileries où jouait enfant le roi Louis XV, lequel, devenu adulte et revenu résider à Versailles, fit de nouveau orner l'abreuvoir de Marly en commandant au sculpteur Guillaume Ier Coustou, neveu de Coysevox, deux nouvelles figures de chevaux avec palefreniers qui seront, à leur tour, amenées à Paris pour être placées en pendant de la première paire, en encadrement de la place de la Concorde dite bientôt de la Révolution, devenue lieu du crime puisque — entretemps — le roi Louis XVI y avait perdu la tête et que le pillage et la destruction des châteaux servaient de divertissement agréable à la plèbe, comme si la pierre des forteresses féodales n'eut été que massepain et la chair aristocratique confiture. Avant de franchir la grille du jardin vers la place, à droite, vois aussi la plaque qui commémore la première ascension dans un aérostat à gaz, accomplie le 1<sup>er</sup> décembre 1783 par les aéronautes Jacques Charles et Marie-Noël Robert, réitération en public de l'expérience réalisée quelques mois plus tôt par les frères de Montgolfier devant le roi et sa famille dans la cour des Ministres à Versailles. Parmi ces allers-retours entre le palais et la place, s'agissant des chevaux de Marly, sache encore qu'ils ont été remplacés par des copies de béton avec l'aide de l'entrepreneur de bâtiment Francis Bouygues, qui échangea son mécénat contre le droit d'orner l'entrée de Challenger, son Versailles personnel construit à Guyancourt dans les Yvelines, d'une paire de ces chevaux de Marly dupliqués par ses soins et dont les originaux figurent désormais au Louvre sous les numéros d'inventaire M.R. 1824 et M.R. 1822.

Place Louis XV, de la Révolution, de la Concorde puis de nouveau Louis XV, Louis XVI et encore de la Charte et enfin jusqu'à aujourd'hui de la Concorde, l'esplanade entre les Tuileries et les Champs-Élysées fut longtemps et demeure sans doute le lieu vide où s'enroulent les tourbillons de ce qu'il faut bien appeler l'histoire, lorsqu'elle s'emballe. Qu'annonçaient-ils, ces quatre chevaux de l'abreuvoir de Marly, avant-courriers d'abord supports d'une personnification à trompette et d'un dieu messager, venus de l'au-delà, paisibles et prospères, puis coursiers de ce monde et fougueux, indomptés, les crinières hérissées d'un vent d'angoisse, amenés du lieu où se réalisa l'apothéose de la civilisation aux premières loges du lieu du crime ? Quel événement plus extraordinaire que la mise à mort du roi ? L'échafaud posé au centre du triangle formé par l'obélisque et les chevaux à l'entrée des Champs-Élysées, en un point laissé vide, sans plaque, où tourbillonne la circulation parisienne, là où chaque 14 juillet défile devant le chef de l'État l'armée de la République, en un point d'horreur que cautérise la pointe dorée de l'obélisque, rayon de soleil pétrifié extrait du fond des âges, prenant parfois dans le couchant un air de nougat rose, dans sa rigidité métallique un éclat d'éternité qui annihile les clepsydres, les sabliers et tous les cadrans de bronze à aiguilles qu'aimait tant à bricoler le roi Louis XVI *en ce siècle funèbre et futile s'amusant avec ingéniosité à construire autour d'un mouvement d'horlogerie ces sortes d'édifices au style de gracieux tombeaux, comme si, par une sorte de prémonition, il avait su, lui, le gracieux siècle, et ses gracieuses marquises dévergonnées, et ses marquis aux perruques poudrées, cyniques, libertins, encyclopédiques et désespérés, qu'on allait bientôt leur couper le cou.* Car l'obélisque d'immortalité, cette aiguille dressée contre le temps, fut offerte par le vice-roi d'Égypte Muhammad-'Ali au roi Charles X tandis que le roi Louis-Philippe le remercia en offrant une horloge monu-

mentale que tu peux voir au Caire sur la tour de la mosquée dédiée au même Muhammad-‘Ali, une horloge dont les aiguilles ne décollèrent jamais !

*Règne auguste de la perruque,  
Le bourgeois qui te méconnaît  
Mérite sur sa plate nuque  
D'avoir un éternel bonnet.  
Et toi, siècle à l'humeur badine,  
Siècle tout couvert d'amidon,  
Ceux qui méprisent ta farine  
Sont en horreur à Cupidon !...*

Auguste palais qu'on habite plus qu'en peinture, où les conservateurs du patrimoine s'efforcent de maintenir les fragiles bornes du temps qui passe, conjurant par leurs gestes attentifs et patients la possibilité de la perte irrémédiable ainsi que des acteurs portant leurs personnages sur la scène du théâtre dans le risque imminent et toujours reconduit de la chute dans l'oubli. Il paraît que celui qui n'a pas connu les derniers jours de l'Ancien Régime ne sait pas ce que c'est que la douceur de vivre. C'est pourquoi, jour après jour, feuille d'or après feuille d'or, les mains gantées de coton des restaurateurs s'évertuent à restituer le Versailles du règne du roi Louis XVI et même, quand c'est possible, de l'été 1789. Juste avant. Car la douceur de vivre se tient toujours juste avant.

*Arnauld Le Brusq - Monuments a été publié aux éditions L'Insulaire en 2006.*